

LA LEGENDE DE LA TULIPE

J'ai toujours rêvé, au temps de mes orages, de devenir dans mon âge mûr un horticulteur sérieux, n'aimant plus que les espérances en bouton et les promesses épanouies de son jardin. Mais, va te faire fiche ! il a constamment passé des femmes derrière mes haies, et j'ai laissé choir ma sarcolette pour les regarder passer, parce qu'elles étaient plus glorieuses que les roses et plus blanches que les jasmins.

O mon rêve tranquille de jardinier ! comme elles t'ont piétiné, les méchantes, avec leurs fines bottines et leurs souliers galants ! O mélancolique arrosoir, qu'elles ont rempli de mes larmes ! En vain, j'ai voulu me faire portraiturer, le coude sur une bêche, un large chapeau de paille sur le front, en manches de chemise et en sabots ! Je suis demeuré le cavalier au cœur saignant dont se moquent les belles filles.

Et cependant, quelle vie calme et douce j'entrevois dans l'amour des rosacées et des lilacées ! Jamais les monocotylédones ne m'eussent trahi ! La botanique a des martyrs et non pas des simple malheureux.

Je me fusse ruiné pour les oignons et pour les caïeux qui, au moins, me seraient demeurés fidèles. J'aurais fait crever de jalousie mes voisins après leur avoir inspiré les mêmes goûts qu'à moi-même.

Être un *Fou-Tulipier*, comme ceux d'Amsterdam et de la Haye, au temps où le cordonnier Hans Finck découvrait, dans la boue d'une botte éoulée, le précieux tubercule d'où sa fortune devait jaillir avec la tige d'une tulipe hors de prix ! Être *Fou-Tulipier* et n'avoir que des regards de dédain pour les périssables beautés de la femme ! Mépriser les grâces exquis d'un corsage et la troublante splendeur des joues arrondies ; faire : Pouah ! devant deux petites mains blanches et : Fi ! devant deux petits pieds mignons et cambrés ! O mon cœur, quelle métamorphose ! Moi, *Fou-Tulipier* !

* * *

Mais je ne suis pas là. Vous y avez mis bon ordre, madame, et les jours de capacité que j'avais promis aux calmes occupations du jardinage, je les donne, grâce à vous, aux tortures de l'amour, d'un amour plus soucieux et plus cruel que tous ceux dont j'avais cru souffrir.

Entre mon rêve de sérénité et ma faiblesse, vous avez passé tri-

omphante et c'en a été fait du repos du reste de ma vie. Car maintenant, le jardinage ne voudrait plus de moi. Et c'est par une similitude de goût que vous m'avez conquis. Car vous aussi vous adorez les fleurs, et nos premières causeries ont été tout entières aux vertus modestes de la violette, au charme glorieux de la rose,

Jamais amis à venir n'eurent conversation plus innocente. Nous nous attendrissions sur les myosotis et nous louions la chasteté du lys avec une sincérité touchante. Un jour, il advint que vous me semblâtes plus belle à la fois que les lis, les roses, les myosotis et les violettes dont vous parliez avec tant de tendresse.

Au parfum de toutes ces fleurs, qui me semblait le vôtre, se mêla je ne sais quel encens qui montait de mon cœur vers vous et l'emportait tout entier jusqu'à vos pieds.

La splendeur des jardins et des bois où nous marchions ensemble disparut à mes yeux, et comme la brume dorée du couchant où meurent les visions du paysage, votre image les emplit seule de ses rayonnements.

Je ne serai plus jamais *Fou-Tulipier*, madame ; quand je vois maintenant de magnifiques fleurs, au lieu du culte religieux dont j'avais juré de les entourer, je n'éprouve que la sacrilège envie de les couper pour vous les offrir.

Hier, j'ai vu la première tulipe de l'année et je n'ai pas eu d'autre pensée. Malheureusement, son propriétaire veillait sur elle avec une féroce jalousie. Elle était blanche avec des mouchetures rouges et ressemblait à un calice où j'eusse aimé verser tout mon sang pour vous.

* * *

Je veux vous apprendre, au moins, la légende charmante de la tulipe, telle que me l'a contée un orientaliste savant, un soir que nous devisions à Haarlem dans la solitude des parterres aujourd'hui abandonnés. Elle est, à mon avis, infiniment plus poétique que celle du narcisse, outre qu'elle est moins connue. Et, comme mon propre exemple, elle prouve que l'amour pousse toujours l'homme vers quelque abîme et que les vrais sages sont les imbéciles qui ont peur de cet abîme-là.

Tel n'était pas le doux Hamsah, premier ministre du roi Kander, lequel venait d'instituer, en 1457, la dynastie des Turcomans, laquelle devait assurer le bonheur

de la Perse durant un nombre considérable d'années.

Vous voyez, ma chère âme, que je ne manque pas d'érudition à l'occasion. Cet Hamsah ne ressemblait en rien à nos ministres occidentaux et contemporains, gens férus de politique et qui n'ont pas leurs pareils, pour barboter savamment dans leurs budgets, comme font les canards dans la mare natale, en secouant leurs plumes et en faisant : Coin ! coin ! orgueil du parlementarisme moderne, gloire des cabinets qui se suivent et où ils ne laissent guère que du papier.

Non, Hamsah manquait de goût pour les virements de crédit. En revanche, il adorait les femmes, et le meilleur du temps qu'il consacrait au service de l'Etat, se passait à envoyer des baisers aux blanchisseuses du palais.

Le roi Kander qui était, au fond, presque aussi bonhomme que notre chef souriait tout en le regardant faire. Tout au plus, le soir, en se couchant, disait-il à madame Kander :

— Sapristi ! si le Richelieu qu'attend la France est de cette farine-là je plains joliment mon collègue Louis XIII.

— Vous avez raison, mon ami, répondait l'excellente femme.

* * *

Et, par-dessus le marché, Hamsah faisait des vers. C'est ainsi qu'un jour, ayant profité d'une séance orageuse de la Chambre des députés persans pour aller composer des virelais dans la campagne, il grattait mélancoliquement sa guzla en soupirant :

Je veux que le Matin l'ignore,
Le nom que j'ai dit à la Nuit,
Et qu'au vent de l'aube sans bruit,
Comme une larme il s'évapore.

Je veux que le jour le proclame,
L'amour qu'au matin j'ai caché,
Et, sur mon cœur ouvert penché,
Ainsi qu'un grain d'encens l'enflamme.

Je veux que le couchant l'oublie
Le secret que j'ai dit au jour
Et l'emporte, avec mon amour,
Aux plis de sa robe pâle !

Tout à coup sa guzla lui glissa le long de la cuisse et ses deux mains se joignirent dans un geste indicible d'extase. Une jeune fille avait passé devant lui, au bord d'un ruisseau, qui était infiniment plus belle que toutes les repasseuses du linge royal. Ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules blanches comme, au soir, l'ombre grandissante d'une colline sur un champ de lys. Ses yeux avaient le rayonnement pâle et attirant

des étoiles que l'aube surprend et qui semblent mourir dans la lumière. Après un instant de contemplation muette, le jeune ministre voulut s'aller jeter aux pieds de cette admirable créature, mais, derrière les saules dont le rideau semblait s'être refermé, il ne trouva plus que l'eau chantante et coulante pleine du mirage du ciel. La vision avait disparu. L'éternelle Galatée avait fui, se voyant regardée. Dès ce jour, Hamsah se mit à enjamber les fossés, à franchir les sauts de loup, à escalader les raidillons, à dégringoler les descentes, poursuivant sa chimère, les poumons aux lèvres, haletant comme un cerf forcé.

Le soir, le roi Kander disait à la reine :

— Voilà encore cet animal d'Hamsah qui découche. Avec un cent de ministres comme ça, on ne ferait jamais un grand ministère.

— Ne vous faites donc pas de bile, Gogol, répondait madame Kander.

* * *

Hamsah dormait au fond d'un précipice. Il y dormait le sommeil que ne réveillent plus les clairons de l'aurore, tenant dans sa main crispée une tulipe blanche qu'il avait arrachée dans sa chute et dont les pétales étaient zébrés de clairs filets de sang. Le roi Kander lui fit de magnifiques funérailles et, en souvenir de ce premier ministre modèle, qui ne l'avait jamais embêté avec des paperasses, il ordonna que le jardin royal fut planté de tulipes blanches. Mais, par un miracle, sur toutes les fleurs le sang d'Hamsah reparut dans la blancheur des corolles, et celle que je vis hier était certainement de cette famille-là. N'est-ce pas qu'elle est jolie cette fable, ma chère ?

AGREABLE SURPRISE

Le public Montréalais apprendra avec plaisir que notre ville vient d'être dotée d'un hôtel des plus chic et des plus achalandés.

M. George Pepin, le propriétaire de ce château, Nos 86 et 88 rue St Laurent, a tout remis à neuf dans son établissement. Les meubles sont magnifiques, les chambres spacieuses et d'une propreté remarquable. Quelques unes de ces chambres sont spécialement meublées pour des familles privées.

La cuisine est des plus délectable, un chef de première classe prépare les meilleurs repas à bas prix. Allons rendre visite à notre ami Geo. Pepin et tout le monde se dira que son hôtel est un des plus fashionables de Montréal.

Boulevard St-Lambert